Point de vue

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1983)**

Heft 684

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ANNEXE DE LA PREMIÈRE PAGE

Comment les Suisses sont venus à bout du chômage

Ces deux scénarios pour la Suisse du début du siècle suivant, décrits par Rudolf Strahm, partent de présupposés identiques: même taux de croissance de la productivité, même coût final pour la collectivité. Mais chaque scénario répartit ce coût différemment...

Gains de productivité pour de plus hauts salaires, pour une consommation accrue, ou pour un temps de travail restreint et l'élimination du chômage?

Cette question fondamentale, grossièrement résumée ici, n'est-elle pas plus politique que tous les slogans, tous les programmes, tous les bilans de législature que la campagne électorale va nous prodiguer abondamment?

SCÉNARIO I

En 2003, la Suisse, si l'on en croit la statistique du produit national, a une économie florissante. Mais il faut contraster l'image.

D'un côté, un secteur économique moderne, efficace, à haute productivité, des salaires élevés, 40 heures de travail par semaine.

De l'autre côté un secteur flou, mal saisi par la statistique: 10-5% de chômeurs, une proportion équivalente de personnes qui se meuvent entre les institutions sociales et l'économie souterraine: des marginaux.

Plus de 25% du revenu national est consacré aux chômeurs, aux institutions sociales, aux mesures de sécurité destinées à contenir cette marginalité.

SCÉNARIO II

En 2003, la Suisse a une économie florissante, mesurée à la qualité de la vie et au degré de liberté de ses habitants.

Pas de chômage, 30 à 35 heures de travail hebdomadaire dans cette société basée à la fois sur la production informatisée, des productions artisanales et des éléments d'auto-subsistance.

Plus d'un tiers des actifs travaillent moins que la durée moyenne, avec une réduction correspondante du revenu. Chacun choisit son temps de travail — trois ou cinq jours par semaine, six ou dix mois par an par exemple, retraite entre 55 et 65 ans.

Travail réparti, temps libre, mesures publiques pour prévenir les coûts sociaux de l'activité économique — pour un renchérissement de 10% — les biens de consommation durables ont eu leur vie prolongée de 50%.

POINT DE VUE

Le dialogue... Quel dialogue?

Le 7 mai dernier a eu lieu au Centre universitaire catholique de Lausanne une journée de réflexion organisée par le groupe «Dialogue de civilisations», créé il y a environ une année par des universitaires soucieux de sensibiliser les milieux de notre Haute Ecole aux problèmes posés par les contacts multiculturels.

De cette journée riche en découvertes diverses, retenons en vrac quelques impressions. Les deux ethno-sociologues invités tiennent un langage culpabilisé-culpabilisant très marqué, et mettent fortement en doute l'Université comme lieu privilégié d'un dialogue, vu son caractère élitaire. Il est vrai que la société occidentale a jalonné sa route d'ethnocides, et que le modèle qu'elle propose continue, hélas! de fasciner bien des sociétés en voie de développement.

Les Africains, venus en nombre au C.U.C., ont eux-mêmes exprimé leur désarroi: pourquoi ont-ils choisi l'Europe? Dans quelle mesure n'ont-ils pas déjà renié leurs racines en prenant cette décision? Qui seront-ils au moment du retour? Y aura-t-il retour? Toutes ces questions ne sont pas nouvelles, mais elles sont terriblement actuelles.

Le problème alors posé est le suivant: pour qu'il y ait dialogue, il faut qu'il y ait distanciation, prise de conscience de ses propres valeurs, remise en question de celles-ci, et ouverture au discours de l'autre.

Si on constate et qu'on intériorise la faillite des valeurs occidentales, sur quoi donc assiérons-nous notre dialogue? Il est à craindre que logiquement nous devions nous contenter de faire notre «mea culpa», de nous couvrir la tête de cendres et d'acquiescer sans réserves aux valeurs de l'autre. Il y aura alors absorption et monologue, en aucune façon il n'y aura dialogue. Comment donc éviter ce double écueil: celui de l'absorption avide (pratiqué par l'Occident pendant des siècles) et celui de l'indifférence méprisante (endémique actuellement), au profit de ce que j'appellerais la curiosité sereine? Les conditions de cette approche de l'autre sont loin d'être réunies; il n'est cependant pas impossible qu'une meilleure information et une réflexion plus poussée au sein de l'Université favorise peu à peu une telle attitude.

J'ajouterai, détail significatif, que les débats avaient lieu en français, ce qui donnait déjà l'avantage aux «recevants». D'autre part, face aux Africains très réservés, qui «attendaient de voir», j'avais l'impression qu'une fois de plus, et avec les meilleures intentions du monde, nous leur «faisions violence». Ce dialogue, le souhaitent-ils? Et comment, sous quelles formes inouïes qui ne soient pas de l'ordre de nos catégories désespérément cartésiennes?

En définitive, la question fondamentale reste: comment écouter, recevoir, accueillir l'autre, le différent, et demeurer soi-même?

Question valable pour tous les contacts humains, de quelque nature qu'ils soient, sans exception.

Catherine Dubuis